

Apprendre un poème

La poésie ne doit pas être seulement lue. Il faut la réciter. Par cœur.

Pour peu qu'on sache lire en anticipant, on peut bien-sûr faire un peu illusion et, en mettant le ton, cela peut même sembler convaincant. Mais cela reste superficiel et surtout arbitraire. On a l'air d'offrir une lecture personnelle, mais c'est la première qui vient à l'esprit, ou plutôt à la bouche, sans avoir vraiment assimilé le poème. On fait semblant.

Avant de percevoir toute la potentialité d'un poème, sa substance langagière et sonore, il faut l'avoir mémorisé intégralement, au point même de pouvoir le réciter mécaniquement, sans plus penser à ce que signifient ses mots. C'est un travail long et assez difficile auquel il faut s'atteler. Il n'y a pas de miracle. Voici comment je procède.

D'abord je l'enregistre sur mon téléphone et, avec le *Bluetooth* qui me l'envoie dans les oreilles, je l'écoute en boucle en marchant dans les rues (ce que j'essaye de faire deux heures tous les jours). Mais je ne le sais pas pour autant. Je l'ai juste un peu dans l'oreille. Ensuite je le tape à l'ordinateur en très petits caractères, l'imprime sur un minuscule papier que je découpe comme une antisèche de tricheur aux examens, et le garde dans ma poche tant que j'en ai besoin. Je le plie de manière à pouvoir le lire en plusieurs morceaux (souvent quatre). Je fais pareil avec les listes de courses au crayon quand je vais au supermarché.

Pour commencer, j'apprends la première ligne... puis toute la première strophe. Je ne peux mémoriser quelque chose du poème que lorsque la première strophe est absolument acquise. Lorsque je parviens à la réciter, j'ai déjà, avec ce début, agrippé – pour ainsi dire – un petit morceau de la musique, du rythme, de la langue native du poème en question et – un peu comme la première pierre qu'on place dans le torrent pour commencer à faire un barrage, pierre instable tant qu'elle est encore solitaire mais qui va servir d'appui à la deuxième, puis

aux autres... – ce petit morceau m'initie déjà au poème. Ce serait un peu comme son mantra et il va me permettre de l'apprendre. Mais à la fin curieusement – j'anticipe – quand j'aurais mémorisé tout le poème, c'est cette première strophe, cette entrée en matière, sur laquelle je butterai souvent alors que tout le reste après viendra facilement.

Ensuite, pendant mes promenades dans les rues, en marchant, j'essaye de retenir la deuxième, puis la troisième strophe... la quatrième. Je sors mon petit papier quand j'en ai besoin mais j'essaye de retrouver au fond de ma mémoire le début de strophe, le vers, le mot... dont je ne me souviens plus, avant de recourir à mon antisèche. Car c'est cet acte de récupération mnésique qui constitue en lui-même le travail de mémorisation. Si j'arrive à le retrouver tout seul, alors il y a une bonne chance pour que je le fixe durablement. Souvent c'est juste un mot que je ne retrouve pas, alors même que l'instant d'avant je pouvais dire tout le vers, même toute la strophe d'un seul tenant... mais quand je le relis mon petit papier je m'aperçois que je croyais le savoir sans le savoir vraiment. J'avais pu réciter tout le vers et le mot perdu était dedans, attaché aux autres, mais je n'avais pas soupesé la teneur intime, tant de son sens que de sa sonorité, et il s'était évanoui de ma mémoire.

Je marche, je récite – à voix haute, quand il n'y a pas trop de passants qui me prendraient pour un dément parlant tout seul et un peu fort dans la rue – sortant de temps en temps mon papier de la poche, mais le moins possible pour mieux laisser les mots s'ancrer dans ma mémoire. Je récite en boucle une strophe puis deux, trois puis quatre. Généralement je ne peux pas aller plus loin. *Grosso modo*, il faut deux à trois heures pour fixer quatre strophes et à la fin de ma promenade je parviens à les réciter d'un seul coup. Mais je sais bien que cela n'est encore que le début du travail de mémoire. Parce que le soir-même, quand j'essaye de dire à nouveau les quatre strophes, je ne les sais plus. Ou plutôt elles ne sont plus immédiatement disponibles à ma mémoire.

De manière générale je dors plutôt bien mais mon sommeil est souvent interrompu pendant une heure au milieu de la nuit et ce temps de veille est très productif. J'essaie de reconstituer les strophes que je suis en train d'apprendre ou tout le poème si j'en suis déjà là. Allongé dans le noir je ne vais pas allumer la lumière et recourir à mon antisèche. Je ne suis pas tout seul ! Quand j'arrive à combler toutes les lacunes j'éprouve une satisfaction intense. Souvent il me manque encore un mot, un demi-vers... et si je ne le trouve pas je cherche un bouche-trou, quelque chose qui pourrait le remplacer, un peu comme le restaurateur de tableaux qui remplit le petit vide d'une peinture écaillée d'une couleur ambiante pour ne pas empêcher le regard d'embrasser l'ensemble. C'est un peu comme la dictée à trous de l'école primaire. Au lever, je regarde mon papier et je corrige mon oubli et son substitut.

Mais bien souvent au réveil j'ai l'impression que tout est perdu, qu'il faut tout retrouver. Avant de recourir au papier je m'efforce, sous la douche par exemple, de reconstituer le texte. Cela suppose de la concentration. Je m'appuie sur les derniers mots des vers dont je me souviens et je cherche la rime... parmi celles qui seraient possibles. Tout à coup je retrouve la bonne et souvent le vers entier me revient en mémoire entraînant parfois le suivant. On mesure à quel point la rime est importante, aussi bien comme défi stimulant pour le poète que comme moyen mnémotechnique pour le récitant, car la poésie a toujours reposé sur la transmission orale. Tenter de reconstituer le texte, c'est un peu comme faire un puzzle. On essaie de recoller les morceaux en trouvant les petites choses qui pourraient les relier. C'est un travail logique qui s'appuie aussi sur une analyse du texte que je décompose en plusieurs parties. Quand on le fait à l'école, le commentaire littéraire semble un exercice absurde et on se demande si le poète a vraiment eu l'intention de... Mais cet exercice scolaire convenu trouve sa finalité – sans doute la seule – dans la récitation. Plus encore que des images et métaphores, je prends conscience des effets de rythme, de sonorité, assonances, allitérations... Paul Valéry disait du poème que c'est « cette hésitation prolongée entre le son et

le sens ». Je mesure et engrange la puissance des mots qui se sont imposés au poète, plus qu'il ne les a véritablement choisis...

Comme pour maîtriser une langue, pour apprendre un poème il faut travailler dans les deux sens. La version est toujours plus facile que le thème. Saisir la signification générale du poème c'est juste l'entendre. Mais je dois aussi être capable du thème, un peu comme si c'était moi qui récrivais le poème. Plutôt comme si je devenais moi-même le poème, parce qu'à travers ce travail, je finis par m'oublier. La version, ce serait la mémorisation globale ou synthétique du texte – ce qu'il dit, l'émotion générale qu'il exprime, mais cela ne suffit pas pour le retenir – et le thème, sa mémorisation détaillée ou analytique, totalement investie.

Lorsqu'enfin je tiens le texte, j'en suis totalement imprégné. C'est comme une partition où tout est écrit, où l'évidence commande les nuances. Bien-sûr le musicien qui joue une partition l'interprète et chaque interprétation est personnelle mais, même si c'est moi qui récite avec toute ma subjectivité, je suis au service du texte plutôt que de m'en servir, de l'instrumentaliser. L'objectif, c'est d'avoir l'impression que c'est le texte qui parle par ma bouche.

Quand le poème est long il est nécessaire de le séquencer. Par exemple les 25 strophes du *Bateau Ivre* forment pour moi plusieurs sections que je distingue chacune dans sa personnalité. Je balise le poème comme le plan d'une ligne de métro avec ses différentes stations. Les moyens mnémotechniques sont parfois un peu idiots : premières syllabes d'une suite d'adjectifs, initiales d'un groupe de noms, des ambiances ou de vagues souvenirs dont l'entrelacs va renforcer le texte en sous-main. J'ai mis plusieurs semaines à apprendre *Le Bateau Ivre*, certainement bien plus de temps que le jeune Rimbaud de dix-sept ans à l'écrire – peut-être en un après-midi seulement !

Quand je le sais par cœur je le recopie sur mon cahier de poésies mais il faut aussi entretenir les textes, les réviser, les réapprendre de temps en temps pour ne pas les oublier.